

**LA VÉRITÉ,
VOUS NOUS AVEZ MANQUÉ !**



LA VÉRITÉ! 3
SI JE MENS!

AÏSSA DJABRI FARID LAHOUSSA MANUEL MUNZ PRÉSENTENT

RICHARD ANCONINA JOSÉ GARCIA
BRUNO SOLO VINCENT ELBAZ GILBERT MELKI
AURE ATIKA AMIRA CASAR

LA VÉRITÉ! SI JE MENS! 3

UN FILM DE THOMAS GILOU

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES DE GÉRARD BITTON ET MICHEL MUNZ

LÉA DRUCKER **ELISA TOVATI** MARC ANDREONI **ENRICO MACIAS** NICOLE CALFAN GLADYS COHEN LUCIEN LAYANI CYRIL HANOUNA

Durée : 1h59

SORTIE LE 1^{ER} FÉVRIER 2012

DISTRIBUTION

MARS DISTRIBUTION
66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
Fax. : 01 45 61 45 04

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsdistribution.com

PRESSE

MOTEUR !
Dominique Segall
Laurence Falleur
28, rue de Mogador - 75009 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95



SYNOPSIS !

Eddie, Dov, Yvan et les autres... Nos chaleureux amis ont migré du Sentier moribond à la banlieue florissante d'Aubervilliers... Là même où les vieux entrepreneurs juifs ont laissé le terrain à de jeunes grossistes chinois courageux et dynamiques... La petite bande est toujours aussi soudée, solidaire que lors des épisodes précédents, et la vie suit son cours, au gré des petits événements familiaux et des affaires. Dov semble toujours frivole, Eddie entreprenant, Yvan transi, Karine désinvolte, Sandra résolue, Chochana naïve, Serge irresponsable et mythomane. Quant à Patrick, il est amoureux et l'heureuse élue est loin d'être facile d'accès. Tout irait pour le mieux jusqu'à ce qu'un vent mauvais apporte son lot d'adversité compromettant sérieusement la cohésion du groupe. Succomberont-ils sous l'orage à la zizanie, ou bien, une fois de plus, à force d'entraide, de ruses et d'habileté, triompheront-ils de la crise avec panache ?



RENCONTRE AVEC THOMAS GILOU

Réalisateur

À quel moment l'idée de ce troisième film est-elle née ?

L'énorme succès des deux précédents films a évidemment donné aux producteurs, aux scénaristes et à moi-même l'envie de continuer l'aventure. Comment ne pas vouloir poursuivre cette histoire d'amitié et cette relation privilégiée avec tous les comédiens ? L'accueil du public et la relation que les spectateurs entretiennent vis-à-vis de cette équipe sont le premier et le plus puissant des encouragements. Encore fallait-il que nous puissions réunir tout le monde autour d'une histoire qui ne serait pas uniquement un film de plus. Conscients du privilège dont nous bénéficions, nous ne voulions pas rater ce rendez-vous. C'est pourquoi nous avons pris le temps, en nous posant toutes les questions. Au public, nous devons proposer de retrouver ces personnages qu'il aime, tout en allant plus loin et sans perdre le fond de réalisme qui, par-delà la comédie et les situations, fait que chacun se reconnaît et retrouve un peu du monde dans lequel il vit.

Après la jovialité ensoleillée du 2, nous sommes arrivés à ce nouveau film qui possède quelque chose d'un peu plus âpre, un élément qui correspond très bien à l'époque et lui fait écho. Même si on est dans une comédie, même si les personnages font rire, l'histoire se déroule sur la toile de fond que tout le monde vit en ce moment.

Que ce soit au niveau des individus ou du groupe, il se passe énormément de choses dans ce nouvel opus...

L'histoire est effectivement encore plus dense et je souhaite laisser au public le plaisir de découvrir tout ce qui arrive à cette bande d'amis, individuellement ou en groupe. Les personnages ont mûri, ils vivent des choses qui parleront aux spectateurs sans perdre ce qui les rend tous si particuliers. Finalement, ils nous accompagnent depuis 1997... Ils ont pris une place à part dans l'imaginaire collectif et ce n'est plus une simple suite d'aventures qui se dessine, mais la vie. À travers les parcours de chacun, ses qualités, ses défauts et cette joyeuse énergie qui les réunit, cette histoire-là nous a entraînés jusqu'en Chine...

Fait rarissime dans le cinéma, vous collaborez avec vos comédiens depuis quinze ans. Comment vivez-vous cela ?

Beaucoup ont connu leur premier grand succès avec le premier film. Pour la plupart, je les ai vus débiter. Il en résulte un attachement qui dépasse ce qui se produit d'habitude sur un film. La durée de l'aventure et l'adhésion du public ont encore amplifié ce sentiment rare. Tous ont éprouvé un plaisir énorme à se retrouver sur ce projet et le tournage était un bonheur quotidien. Cette

entente sincère était absolument nécessaire à l'énergie du film. Elle transparait dans l'histoire et on ne peut pas tricher avec ça. C'est une vraie bande de potes conscients de la chance qu'ils ont de travailler ensemble et décidés à la partager avec le public. On le sent. Avoir une telle entente dans un casting aussi fort, retrouver Richard, José, Bruno, Vincent, Gilbert, mais aussi Amira Casar, Aure Atika, Elisa Tovati ou Enrico Macias était fantastique. Bien qu'ayant peu de scènes sur le papier, les femmes sont très présentes et apportent énormément à l'histoire. Amira est une magnifique actrice qui sait bien prendre en main ses scènes, auxquelles elle donne une intensité concrète. Aure est une merveilleuse comédienne, toujours aussi lumineuse, aussi solaire. Elle a une personnalité très agréable en tant qu'actrice et une vraie densité. Elisa Tovati, qui a depuis révélé d'autres talents, est aussi parfaitement à sa place.

Tous ces comédiens existent avec la force et l'humanité que leur parcours leur confère, mais ils sont ici comme on les voit rarement ailleurs. Quand je pense aux scènes d'Enrico, à ses mimiques et son côté enfantin, ils ont vraiment déclenché des fous rires chez moi. Tous apportent énormément à leurs personnages. Certains rejoignent aussi l'équipe, comme Léa Drucker, remarquable, avec qui j'avais déjà travaillé sur RAÏ en 1994. Elle est devenue une actrice extraordinaire. Cyril Hanouna fait ses premiers pas au cinéma, il est excellent. C'est un acteur né. Aucun ne faisait cavalier seul, le jeu était collectif et chacun pouvait compter sur l'appui des autres. Ce partage est l'un des grands atouts du film et résume l'esprit de LA VÉRITÉ SI JE MENS.



Quel regard portez-vous sur le parcours de chacun de vos interprètes ?

Richard Anconina était l'un des seuls à avoir déjà une immense carrière avant le premier film. Il a travaillé avec les plus grands, des réalisateurs essentiels, de Corneau à Daillon et Pialat qui — bien que peu de films français aient trouvé grâce à ses yeux — était un fan de LA VÉRITÉ SI JE MENS. Le film lui avait permis d'exprimer d'autres aspects de son talent, la comédie — qu'il ne pratiquait pas — et un rôle où les valeurs de couple et d'humanité étaient très présentes. Trois films plus tard, il est plus que jamais cette figure de meneur, ce centre de gravité du groupe qui tempère, résout et aide à avancer.

Si on parle du parcours accompli par les comédiens, celui de José Garcia est un

des plus spectaculaires. Il s'est imposé comme une des personnalités les plus marquantes de notre univers artistique. C'est un grand acteur qui suit son destin. Bruno Solo a débuté au cinéma avec LA VÉRITÉ SI JE MENS et il s'affirme toujours plus depuis, à la fois par ses rôles, que ce soit au cinéma, à la télé ou au théâtre, mais aussi par ses choix toujours exigeants.

Vincent Elbaz était de la première aventure mais n'avait pas souhaité participer à la seconde. J'étais très content de travailler avec Gad Elmaleh qui poursuit magnifiquement sa voie aussi bien sur scène qu'à l'écran. Vincent était heureux de retrouver sa place dans la bande. J'ai été impressionné de voir à quel point il a progressé dans la maîtrise de son jeu. C'est un instinctif qui a réussi à canaliser son énergie, ce qui lui donne une formidable force de jeu.

Gilbert Melki possède une palette de jeu incroyable. Il apporte énormément à ses rôles, et à Patrick en particulier. Ce film-là en est encore une belle démonstration. Ces films sont des rendez-vous particuliers qui permettent à chacun de faire le point, de me surprendre grâce à tout ce qu'ils ont pu apprendre depuis le précédent. Même si je dois quelquefois les recentrer, ils ont évolué avec les personnages, qu'ils connaissent parfois mieux que moi.

Être le chef d'orchestre de solistes brillants qui jouent ensemble est un plaisir qui peut être fatigant parce que leur énergie se combine dans quelque chose de très fort ! Il faut parfois les contenir parce que ça rigole et que ça chambre beaucoup ! Mais cela sert complètement le film. Je suis toujours très client. Être au combo, les diriger, les voir fonctionner dans cette bonne humeur est un vrai plaisir pour moi.

La connaissance que vous avez d'eux vous permet-elle d'aller plus loin dans ce que vous leur demandez ?

Notre connaissance mutuelle simplifie le travail, et permet effectivement d'aller plus loin et plus vite, de valoriser tout le potentiel que ces comédiens ont enrichi depuis quinze ans et qu'ils m'apportent sur le plateau. Le public a envie de voir ces acteurs-là dans ces personnages-là, et cette symbiose leur permet de tout donner. Acteurs et personnages sont tellement imbriqués que le public ne fait souvent plus la différence. Ainsi, en tournée, ils sont plus un groupe de rock qu'un groupe d'acteurs. Il y a une énorme connivence avec les spectateurs qui aiment leur simplicité, qui se reconnaissent en eux, pour qui ils sont des amis qu'ils retrouvent. C'est très émouvant à voir.

Vos comédiens vous ont-ils surpris ?

Le scénario de Gérard et Michel est vraiment du sur mesure, écrit en fonction d'eux, mais je suis quand même surpris. Parfois, je me demande comment je vais appréhender les scènes, comment les acteurs vont pouvoir les interpréter parce que beaucoup de situations associent plusieurs niveaux de lecture avec des enjeux qui ne sont pas forcément les mêmes pour tous les protagonistes. Tout le monde ne doit pas jouer sur le même registre au même moment. Il ne faut pourtant perdre ni aucun des parcours, ni la dynamique générale. Chacun doit être juste à son niveau. Il y a souvent des situations où un acteur n'est pas le moteur de la scène. Pourtant, chacun d'eux aime bien être là sans avoir forcément du texte, et prend du plaisir, arrivant à faire exister son personnage en





deux ou trois expressions, à le rendre drôle sans que l'on sente qu'à un moment un acteur a plus de texte que l'autre. Chacun vit à son rythme. C'est dans cet espace délicat qu'ils m'ont surpris. Leur présence, ce qu'ils donnent à la scène est toujours étonnant. Souvent, les acteurs veulent toujours plus de texte, alors qu'eux arrivent à exister sans forcément parler, en amenant des choses entre les images. Regardez-les attentivement et vous verrez de quoi je parle.

Étiez-vous impatient de tourner certaines scènes ?

J'étais surtout impatient de commencer le film ! Depuis LA VÉRITÉ 2, j'avais très envie de retrouver les acteurs. La difficulté était de pouvoir réunir tout le monde pour un tournage de quinze semaines dont deux à Shanghai, car chacun d'eux a aujourd'hui un parcours important et une place énorme dans le métier. Un film, c'est toujours un état de grâce — ou pas. Le scénario offrait beaucoup de moments savoureux et aucun ne pouvait être ni filmé, ni joué en dessous des autres sous peine d'affaiblir l'ensemble. Nous étions tous conscients de cette exigence et nous avons tous travaillé à faire de chaque scène un moment fugace saisi dans son émotion et son énergie.

Quelle est la première scène où tous les cinq ont été réunis ?

Celle où ils se retrouvent tous au pied du camion après avoir aidé Patrick Abitbol à déménager ses objets de valeur. Nous étions au cœur de l'esprit du film. Il y avait beaucoup d'humour, une vraie complicité et des enjeux. Ces retrouvailles restent un grand souvenir. L'émotion était à la fois dans les personnages et dans les comédiens.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ?

Nous faisons de nombreuses lectures et répétitions. Nous trouvons ensemble des idées de dialogue, chacun nourrit son personnage et fait des suggestions qui permettent d'affiner et d'enrichir encore. C'est une étape très importante. Mais j'ai aussi la chance d'avoir des acteurs qui aiment improviser et mettre leur grain de sel. Même si ce scénario était très dense et que le film dure déjà plus que les comédies habituelles, j'encourage cette dynamique-là. Certains bons mots restent et peuvent même devenir cultes si le public les adopte.

Votre mise en scène a évolué depuis le premier film. Comment la définiriez-vous ?

Pour le premier film, j'étais parti complètement à l'aveuglette. Il a été fait avec très peu de moyens, nous étions toujours sur la corde raide. Personne ne savait ce que ça allait donner. À la comédie s'ajoutait un aspect presque documentaire sur le monde du travail du Sentier qui était très mal connu. À travers le destin du personnage principal, il y avait de vraies problématiques, sur l'identité, sur les coups de la vie. Je crois que ce premier film possède une puissance, non par sa forme car je n'en avais pas les moyens, mais dans toutes ses problématiques. Le second film, plus festif, se situe dans la comédie pure et a bénéficié de meilleures conditions de production et de réalisation. Le 3 est un film encore différent, avec une autre texture et une dramaturgie plus dense. Chacun des films a sa propre identité, sa spécificité. Même si on les compare inévitablement les uns aux autres, je crois que c'est finalement impossible parce qu'ils n'ont pas disposé des mêmes moyens, que les comédiens évoluent et que chaque film bénéficie de l'élan et du lien construit, apporté par le précédent. Pour LA VÉRITÉ SI JE MENS 3, j'ai eu les moyens nécessaires, un temps de tournage suffisant, la possibilité de refaire des prises différentes. Nous voulions, à l'image du générique, installer le spectateur dans son fauteuil. J'ai voulu faire un vrai film, avec de l'image, de vrais points de vue de mise en scène. J'ai toujours eu un regard sur ce que je filmais, avec du recul, de la distance ou même de l'ironie, toujours au service de l'esprit du film.

Vous êtes donc allé tourner jusqu'en Chine...

Nous nous sommes effectivement retrouvés confrontés à un monde inconnu. C'était à la fois utile pour l'intrigue et très motivant pour nous tous. Là-bas, c'est un autre univers, à la fois pour les personnages et pour les comédiens. On y découvre d'autres codes. Il en résulte un choc des cultures haut en couleur assez réjouissant mais qui nous renvoie aussi à la réalité de notre époque. Nous avons tourné à Wenzhou, une ville industrielle située à une heure d'avion de Shanghai. La plupart des Chinois que l'on voit aujourd'hui à Aubervilliers et Belleville arrivent de là. La découverte de ces usines, de ce monde a été une expérience pour tout le monde. C'est impressionnant.

Un peu plus à chacun de vos films, votre mise en scène donne l'impression que l'on est au cœur de la troupe, que l'on y appartient. Comment travaillez-vous cela ?

C'est un travail que le spectateur ressent plus qu'il ne l'analyse. Il est vrai que le film n'est pas reçu de la même façon suivant le point de vue du réalisateur et l'endroit où il met le spectateur qui, malgré la diversité des situations, doit toujours être à la meilleure place. Quand on y parvient, c'est magique. Cela exige beaucoup de travail en amont, beaucoup de découpage — essentiel pour la comédie —, de réflexion quant à l'axe et l'intérêt de chaque scène et la façon d'en restituer l'émotion. C'est un film généreux, encore plus que les autres, qui dure deux heures et qui offre beaucoup d'émotions et de situations différentes au spectateur. Ce film ne devait comporter aucun temps mort. Obtenir cela demande un engagement de chacun et pas mal de travail.

Qu'espérez-vous apporter au public ?

Du rire et du plaisir ! J'espère que les spectateurs passeront un bon moment avec des potes à eux, emportés dans une histoire qui les surprendra et dont la dynamique et l'énergie sont communicatives. Je souhaite qu'à travers le rire, ils découvrent aussi des communautés et j'espère véhiculer certaines valeurs que je place au-dessus des autres comme l'amitié, la loyauté et l'authenticité. Je pense que le film transmet ces valeurs et que le public a besoin de cette humanité. C'est pour lui que nous avons travaillé.



RENCONTRE AVEC GÉRARD BITTON et MICHEL MUNZ

Scénaristes

Lorsqu'il y a quinze ans, vous avez proposé votre scénario de LA VÉRITÉ SI JE MENS, pouviez-vous imaginer ce que cette aventure deviendrait ?

Gérard : À l'époque, nous en avions assez de travailler pour la télévision. Nous ne supportions plus ni les contraintes des différents interlocuteurs, ni ce que l'on faisait de notre travail. Nous avions l'ambition de faire du cinéma, mais il est très difficile de passer de l'un à l'autre. Nous éprouvions à la fois un véritable enthousiasme et le sentiment de faire une petite comédie intimiste. Jamais nous n'avions envisagé que cela deviendrait un tel succès...

Comment aviez-vous créé votre histoire ? Aviez-vous envisagé des comédiens ?

Michel : Nous avons inventé des personnages, sans idée de casting. C'était d'ailleurs notre problème. Depuis déjà assez longtemps, nous tenions à écrire sur le Sentier, que nous connaissions tous les deux. Nous pensions que les gens du quartier étaient eux-mêmes de vrais comédiens dans la vie et que nous pourrions peut-être trouver nos interprètes parmi eux. Mais le casting était la première difficulté. Les producteurs ont eu le coup de génie de déce-

ler le potentiel du film et de l'aborder non pas comme une comédie intimiste, mais comme un grand film populaire. Le casting devait donc sortir des clichés de juifs pieds-noirs pour se composer d'acteurs capables d'incarner ces vrais personnages au-delà d'une image. À cette étape décisive, Bruno Levy, un des plus grands directeurs de casting, a fait un travail absolument magnifique. Avec le recul et ce que tous les interprètes sont devenus, on mesure le flair et la clairvoyance dont l'équipe de production a fait preuve.

Quelle fut votre réaction lorsque le film a explosé ?

Gérard : Nous étions fous de joie. À titre personnel, ce plébiscite était une vraie bouffée d'oxygène qui nous permettait de quitter la télévision pour enfin faire du cinéma.

Michel : C'était un bonheur extraordinaire. Voir les queues s'allonger devant les cinémas était hallucinant. Être entrés par la petite porte et voir ce que les gens faisaient de ce projet était incroyable. La réaction du distributeur de l'époque nous a aussi marqués : il disait que ce que nous vivions était bien pour nous, mais aussi pour l'ensemble du cinéma français.

Le premier film se terminait sans laisser présager une suite potentielle. Comment avez-vous géré cela ?

Gérard : Le passage du 1 au 2 était effectivement particulier car nous avons raconté une histoire avec une fin réelle qui se suffisait à elle-même. Mais pour nous qui avons une formation de feuilletonistes, il était possible de faire un 2 dès lors que nous avions de bons personnages.

Michel : Nous avons la chance d'avoir inventé des personnages qui sont riches aussi bien individuellement que dans leur fonctionnement de groupe. La base de ce film repose sur une histoire personnelle pour chacun au sein d'une histoire commune qui les réunit. Le tout dans un esprit d'amitié, de solidarité qui apparaît encore plus puissant dans le 3. C'est un concept qui ne peut pas être étiré mais qui peut être enrichi.

LA VÉRITÉ SI JE MENS 2 est sorti quatre ans après le premier opus avec encore plus de succès. Quelle fut votre réaction ?

Michel : Nous étions touchés de découvrir que des personnages portant des noms aux consonances typiques, comme Benamou ou Abitbol, devenaient des héros français, des héros gaulois comme Astérix et Obélix !

Gérard : Ce film-là nous a aussi permis de passer à la réalisation.

À partir de quel moment avez-vous commencé à structurer l'histoire pour le 3 ?

Michel : Pendant les années qui ont suivi la sortie du 2, l'idée de tous se retrouver pour faire le 3 est régulièrement revenue. La première difficulté était de faire coïncider les agendas de tous les comédiens, et nous avons besoin de savoir que c'était possible pour écrire en confiance en sachant qu'ils seraient tous libres.

Gérard : Lorsqu'un créneau s'est profilé, nous avons écrit en l'espace d'un an. Nous avons travaillé en étroite collaboration avec la production, avec qui nous avons des rendez-vous réguliers. Une fois d'accord sur l'histoire principale pour laquelle nous avons très vite trouvé les twists principaux, tout l'enjeu était de définir le juste équilibre entre ce que l'on devait retrouver de l'esprit et ce qui devait être nouveau. À partir de quand fait-on trop la même chose ? À partir de quand fait-on trop différent ?

Comment définiriez-vous les nouveaux ingrédients de LA VÉRITÉ SI JE MENS 3 ?

Gérard : La façon de traiter la comédie est une des particularités de cette trilogie. Nous sommes sur des personnages de comédie, dans des situations comiques, mais dans une histoire réelle et sérieuse qui se tient vraiment. Les méchants ne sont pas des méchants de comédie. Sur un squelette réaliste se greffent des situations qui font rire. C'était assez nouveau car habituellement, dans la comédie, on traite tout sur le même mode. Cette alliance particulière est assez représentative de notre univers et se retrouve d'ailleurs dans nos propres réalisations. Nous aimons traiter d'un sujet de société réel par le biais de l'humour.

Michel : Pour nous, la comédie est une autre façon d'aborder une tragédie. Les histoires de chaque protagoniste pourraient tout à fait être traitées comme des drames psychologiques. À travers la qualité de nos personnages, le folklore, notre goût personnel, on a envie d'en rire et cela fonctionne bien. D'une certaine manière, ces rendez-vous nous ont permis de parler de l'évolution du Sentier. Entre le 1 et le 2, le Sentier a été totalement transformé par l'arrivée de la grande distribution. Dans le 3, l'arrivée des Chinois a fait reculer le Sentier jusqu'à Aubervilliers. Finalement, le temps et l'évolution de l'époque nous auront aidés à ne pas nous répéter.

Comment écrivez-vous pour des personnalités aussi fortes que celles de vos comédiens ?

Gérard : Les acteurs ont fait naître ces personnages avec qui ils ont une grande intimité. Ils endossent le costume naturellement en l'enrichissant de tout ce qu'ils sont, de tout ce qu'ils deviennent. L'évolution se situe peut-être plus dans le fait que les histoires sont moins juvéniles. Il est moins question de jeunes gens qui déconnetent. Mais ils ont heureusement gardé quelque chose d'enfantin ! Nous savons où et comment emmener nos personnages parce qu'ils n'ont pas de réelle complexité. Dès lors qu'il faut écrire avec autant de personnages, chacun est forcément un peu monomaniac. Un loser mythomane le reste. Le séducteur va séduire... Chacun a une ligne à suivre et nous aussi.

Pouvez-vous nous donner les clés de chaque personnage en quelques mots ?

Michel : Eddie (Richard) assure la cohésion du groupe. Il en est l'élément modérateur et le cerveau qui trouve toujours la solution. Il est plus sérieux que les autres. Serge (José) est inconscient. menteur invétéré, il est le plus truculent.

Gérard : Yvan (Bruno), c'est l'ami, le bon copain. Il essaye constamment d'être utile. Dov (Vincent) est le chien fou. Patrick (Gilbert), bien qu'un peu irritable, est toujours celui qui va mettre la main à la poche pour aider tout le monde. Ce sont bien sûr des bases qui évoluent, particulièrement dans le 3. Tous trouvent également une part de ce qui les définit dans le lien qui les lie les uns aux autres. La richesse de leur rapport est un formidable potentiel que l'on approfondit encore dans ce nouveau film.

À l'écriture, étiez-vous gourmands de certaines scènes ?

Gérard : Nous étions impatients de voir ce que la plupart d'entre elles allaient donner, mais certaines scènes étaient aussi assez risquées. Plusieurs étaient très délicates, sur le fil du rasoir. Il arrive que différentes trajectoires de personnages se croisent dans une même scène...

Michel : Quand on aborde un nouveau film comme celui-ci, on se rend compte à quel point écrire un personnage est difficile et à quel point ceux-là sont un capital.

Aujourd'hui, vous sentez-vous plus scénaristes ou metteurs en scène ?

Gérard : Nous ne nous sentons plus scénaristes, nous nous sentons auteurs. Le statut de scénariste est tellement ingrat que nous sommes contents d'en être sortis. Lorsque l'on parle du scénario en tant que scénaristes ou lorsque l'on parle du scénario en tant que futurs metteurs en scène, l'écoute est vraiment différente ! La réalisation n'était pas une fin en soi pour nous, elle constituait surtout le moyen de garantir l'intégrité de notre travail jusqu'à ce que le public le découvre.

Michel : Le doute par rapport à la mise en scène ne s'est jamais posé sur les films de LA VÉRITÉ SI JE MENS. Vertigo nous a octroyé un statut particulier et notre travail est respecté par tous.

Comment vous répartissez-vous le travail ?

Gérard : Notre complicité existe depuis vingt ans. Nous déjeunons tous les jours ensemble. Heureusement pour nos épouses, nous faisons des pauses pendant les vacances ! Généralement, une bonne idée ne suffit pas mais la confrontation de deux bonnes idées en produit parfois une encore meilleure. Quel que soit le sujet, nous commençons par accumuler des notes en pratiquant ce dont nous parlons ou en nous immergeant dans les milieux. Cela nous permet alors d'aborder la structure, qui concerne les situations aussi bien que les personnages. Ensuite, nous entamons les dialogues en travaillant chacun de notre côté. Par exemple, nous nous distribuons cinq scènes chacun. Puis chacun revoit les scènes de l'autre. Au bout de vingt versions, nous sommes incapables de savoir qui a fait quoi.





Êtes-vous interchangeable ou avez-vous chacun votre spécificité ?

Michel : Sur la construction, nous avons des réflexes. Nous nous connaissons assez pour savoir que certaines choses ne passeront pas chez l'un ou chez l'autre. Nous respectons nos caractères différents sans essayer de nous convaincre mutuellement. Chacun arrive avec sa spécificité.

Gérard : Nous sommes polyvalents. Il en va de même pour la mise en scène. Malheureusement, mes parents ne m'ont pas appris à faire du piano et je ne peux donc pas composer la musique comme Michel le fait sur nos films !

En découvrant le film terminé, avez-vous vu surgir quelque chose que vous n'aviez pas anticipé ?

Gérard : Après les trois films que nous avons réalisés, notre regard sur la façon de fabriquer un long métrage est un peu différent. Nous avons l'un et l'autre assisté à la projection du film avec une vraie curiosité, en nous demandant comment Thomas l'avait mis en scène. Le résultat nous a rapidement fait oublier ce poste d'observateurs. Pour ma part, je me suis laissé emporter et j'ai vraiment bien rigolé ! Je me suis fait embarquer en oubliant même que j'avais

écrit l'histoire. Quand on écrit, on est comme dans un petit laboratoire, on expérimente. Quand on découvre ce que donne cette expérimentation sur l'écran, on constate concrètement ce qui marche et ce qui est drôle. Rire de ses propres blagues peut paraître bizarre, mais avec l'incarnation et la mise en scène, c'est tout à fait différent !

Michel : Il nous reste encore à découvrir le film avec le public. Je sais que je ne me rassurerai vraiment que si le lien entre le film et les spectateurs se fait. C'est réellement une rencontre.

Qu'espérez-vous apporter au public ?

Gérard : Nous travaillons pour les spectateurs. Notre ambition est de les émouvoir et de les faire rire. Mais le but n'est pas d'accumuler des gags, nous voulons aussi faire passer certaines valeurs comme l'amitié et la solidarité. La sympathie est la principale caractéristique de ces films. Ce qui ressort de la trilogie, c'est que ce sont des personnages sympathiques pris dans une histoire qui ne laisse aucun répit. Le fait est que nous n'avons pas senti nos personnages usés à la fin de ce film.

Michel : Quand nous écrivons, nous avons besoin d'avoir une vraie intimité avec le sujet. Les personnages des trois films nous aident et apportent un regard sur le couple, sur l'amitié, qu'il est aujourd'hui très difficile de manifester dans la vie. Nous sommes dans une époque extrêmement individualiste où les gens se referment sur eux-mêmes sans plus avoir les moyens de se regrouper. Ce film est un exutoire face à cela. Puisque l'époque n'autorise pas les manifestations d'affection, les voir à l'écran provoque encore plus l'adhésion. Les gens ont envie de faire partie de cette bande. Cet effet miroir est essentiel pour nous.

RENCONTRE AVEC RICHARD ANCONINA

Interprète d'Eddie



À quel moment le projet de LA VÉRITÉ SI JE MENS 3 est-il devenu concret pour vous ?

Nous avions tous envie de nous retrouver. Encore fallait-il un scénario à la hauteur de ce que nous voulions proposer au public, et la possibilité de tous nous réunir. Rassembler autant de personnes — les cinq garçons, les trois filles plus les belles-familles — au même moment était complexe. Nous suivions l'avancée du projet et un jour, nous avons tous reçu le scénario. Nous l'avons découvert abouti, et l'envie de se retrouver a été encore plus forte.

Qu'en avez-vous pensé ?

J'ai été à la fois surpris et ému par l'histoire. Je retrouvais tout ce qui faisait la force des deux précédents films, avec des dimensions supplémentaires pour le groupe et pour chacun. Beaucoup d'humour, d'émotion. Le tout très imbriqué et avec des situations hilarantes. J'ai tout de suite accepté. Pas question que le film se fasse sans moi ! Les scénaristes avaient réussi le tour de force de servir chaque personnage en respectant l'esprit des films précédents, en inventant une histoire captivante, drôle, tendre, qui donne sa partition à chaque acteur. J'étais content de l'histoire et j'ai pensé que tout le monde le serait aussi.

Comment envisagez-vous ces retrouvailles ?

Nous sommes tous copains depuis quinze ans. Même si ce n'est pas régulièrement, nous nous voyons en dehors des plateaux. Ces films sont un lien que nous partageons entre nous. Les gens nous renvoient en plus quelque chose d'extrêmement chaleureux qui nous rapproche encore davantage. Même des gamins qui n'étaient pas nés au moment de la sortie du premier nous connaissent. Ils répètent les répliques et nous appellent par le nom de nos personnages ! Quand on s'est retrouvés, c'était comme si nous nous étions quittés la veille. Lorsque nous nous sommes tous réunis pour faire les essais costumes et maquillage, nous avons vécu un moment génial. Il y avait de l'électricité et beaucoup d'affection. On y était ! C'était tellement fort, on avait tellement envie de ne plus se quitter que le soir même, de façon imprévue, toute la bande s'est retrouvée au restaurant. Une vraie scène du film !

Avec votre recul, quel regard portez-vous sur ce groupe ?

Je me dis d'abord que ceux qui se sont mis autour d'une table voilà quinze ans et qui nous ont réunis ont eu un sacré flair. Chacun fait une carrière magnifique. On suit tous des chemins différents mais tout le monde s'est fait sa place, et ces films sont comme un rendez-vous entre nous et le public. J'ai une vraie tendresse pour chacun de mes partenaires. Je suis l'aîné et, sans doute à cause de mon parcours, ils m'ont toujours donné une place de grand frère — ce qui ne les empêche pas de me vanner à tour de bras, bien au contraire... J'aime cet esprit, cette connivence.

Par quels aspects vous sentez-vous le plus proche de votre personnage, Eddie ?

Je me retrouve dans sa détermination à ne jamais lâcher l'affaire. Pour le reste, je n'ai pas de recul, les gens me disent qu'il a des points communs avec moi mais je n'ai pas de regard là-dessus. Par contre, je me reconnais dans sa capacité à tenir, à se battre sereinement. Dans ce film, Eddie a avancé, il a une femme, des enfants. Il est aussi un peu perdu dans le monde des affaires d'aujourd'hui. C'est un moteur remarquable pour une histoire aussi humaine.

Le film offre énormément de situations et de rebondissements. Parmi toutes les scènes, lesquelles vous touchent le plus ?

Il y en a beaucoup. Une des forces du film est d'associer le rire, l'émotion, et quelque chose de plus sérieux en toile de fond. Spontanément, je pense à un plan très court, lorsque le personnage de José voit son père s'éloigner de dos à la sortie de la banque. Il y en a beaucoup d'autres, mais je veux en laisser la surprise aux spectateurs.

Il est rare qu'un comédien joue le même rôle sur quinze ans. Que représentent ces films dans votre vie ?

Quelque chose d'extraordinaire, qui raconte un peu de l'époque et un peu de nous. Ce n'est plus l'aventure d'un film, c'est l'aventure d'une vie. Tout ce que l'on se dit dans ce film trouve une résonance encore plus forte parce qu'il y a les deux autres films avant. C'est un petit miracle dans l'univers du cinéma. Mon travail sur ce film est indissociable de ce qui se passe avec mes partenaires. Nous sommes comme une sorte de «Rat Pack», composé de Frank Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr., Joey Bishop et Peter Lawford. Chacun suit son chemin mais on se retrouve régulièrement pour faire un bœuf. Quand on est ensemble, ça joue et on adore ça. Ces films sont aussi pour moi un lien supplémentaire avec le public.

Quel souvenir garderez-vous de ce nouveau film en particulier ?

Au-delà de tout ce que nous avions à jouer, des fous rires sur le plateau, des répliques qui nous faisaient exploser, je n'oublierai pas la Chine. Partir là-bas, découvrir ce pays incroyable, ces usines immenses, reste un moment très fort qui fait écho à l'histoire. Nous tournions au milieu de centaines, de milliers de gens qui travaillaient et qui étaient tellement sous pression qu'ils ne nous regardaient même pas tourner. Nous étions juste à côté d'eux, avec les caméras, les perches, et ils ne levaient même pas le nez. C'est un autre monde, où des gens en vélo, portant des baluchons de foin ou de linge, passent au pied des gratte-ciel les plus spectaculaires du monde. Bien sûr, il est impossible d'oublier le tournage à Paris, José et son énergie, Bruno qui ne perd jamais une occasion de me faire éclater de rire, Vincent et sa fougue et la flamboyance de Gilbert, même quand son personnage perd tout... Pour moi, sans doute encore plus que pour les deux autres films, celui-là reste comme un réjouissant voyage, à la fois intérieur et à travers une histoire qui vous prend pour ne plus vous lâcher.

RENCONTRE AVEC JOSÉ GARCIA

Interprète de Serge



Comment avez-vous réagi en découvrant le scénario de ce troisième opus ?

Pour être honnête, l'attente était tellement grande que j'avais une appréhension, mais j'ai été vite rassuré. On n'est pas du tout dans le réchauffé. On s'était dit qu'on ne ferait le film que si le scénario était solide. C'était un exercice forcément difficile compte tenu du nombre de personnages et d'histoires à suivre, et de l'équilibre à tenir. On retrouve les mêmes personnes, sauf qu'elles ont vécu plein de choses différentes, et en sont à des étapes inédites de leur vie. La maturité des protagonistes permet de ne pas être que sur du gag. Les auteurs ont été très malins et tous ceux qui ont travaillé sur le film, Thomas Gilou, les producteurs, ont réussi le tour de force d'inclure tous les personnages, plus des nouveaux.

Le personnage de Serge, que vous incarnez, évolue...

Il ne faut rien trahir de l'intrigue mais le fait est qu'il réserve quelques surprises. Sur le fond, il reste heureusement — ou malheureusement ! — lui-même. Étant donné la richesse de l'intrigue, on ne pouvait pas être constamment dans la légèreté. Comme Serge a déjà arnaqué tout le monde, les gens se demandent ce qu'il va bien pouvoir faire de pire... Je me suis battu pour pousser le personnage le plus loin possible. Je rêve de le voir dans toute son outrance. S'il est sobre et de bon goût, ce n'est pas intéressant ! Je suis très heureux de sa jolie veste avec son blason d'école anglaise...

Comment abordez-vous ce personnage ?

Dès la première image, on doit savoir qui il est. Un personnage comme Serge, c'est du dessin animé. Quand on le retrouve dans ce nouveau film, on se demande ce qu'il fait habillé en lord anglais ! On se dit qu'il a passé un cap, qu'il y a quelque chose de nouveau chez lui. Et ce qui me fait rire, c'est qu'il essaye de s'acheter une conduite par les apparences. Il cherche à être respectable, ce qui accentue encore le décalage avec sa réalité.

Comment expliquez-vous que tout le monde soit revenu pour ce nouveau film ?

On est tous revenus pour une seule raison : le plaisir de se retrouver, public inclus. C'est quelque chose que l'on sent tout au long du film. Après avoir attendu

onze ans pour faire ce film, il y avait ce mélange entre une certaine nostalgie et une furieuse envie de se dire que maintenant on n'a plus rien à prouver, qu'on a fait chacun notre parcours et que tout ce que l'on veut à présent, c'est s'éclater à jouer pour amuser et peut-être émouvoir le public. Tout le monde est venu pour en découdre, pour jouer, et pas pour se la jouer. C'est ce qui donne, avec nos manières différentes de travailler, des scènes à hurler de rire. Certains sont instinctifs, d'autres restent plus dans les marques. Et comme on se connaît très bien, on sait où appuyer pour se pousser hors des clous et obtenir des réactions...

C'est un peu votre spécialité vis-à-vis de cette équipe, non ?

J'adore ça ! Sortir de la marque en permanence pour jouer et bousculer l'autre. C'est un truc électrique. Quand on est enfant et que l'on joue au cow-boy, on ne planifie pas tout. Quand vous avez des personnalités aussi fortes que celles de ce casting, il serait dommage de ne pas en profiter à fond. Chacun réagit avec son caractère, ses tics, ses trucs, et jongler avec tout ça est génial. Faire rire Richard, réagir face à Vincent, faire sortir Bruno de ses rails ou déstabiliser Gilbert, ça donne toujours quelque chose de grand parce qu'ils sont super pros et qu'ils rebondissent.

Avez-vous beaucoup improvisé ?

On ne pouvait pas trop improviser parce qu'il fallait que ça aille vite et que l'histoire avance sans arrêt. En revanche, à l'intérieur du jeu et dans les scènes, dans les situations, on pouvait être plus libres. C'est le plaisir du jeu, avec tout le monde, avec Elisa Tovati avec qui je forme un vrai couple de cinéma, même avec les nouveaux comme Cyril Hanouna, Max Boublil ou Dany Brillant, avec qui on a bien rigolé.

Quels ont été vos plus grands plaisirs de jeu sur ce film ?

Il y a beaucoup de moments jubilatoires. Ce que je peux dire, c'est que la baffa que m'a collée Enrico Macias n'était pas prévue. Il m'a démanché la tête et il a fallu que j'enchaîne sans partir en fou rire ! J'adore me faire surprendre aussi. Mais j'ai eu ma revanche dans la scène où je dois lui faire signer des papiers... Il y a eu beaucoup de petits moments comme celui-là où l'on s'est bien éclatés. Je

me souviens aussi de la scène où je tombe dans les bras de Marc Andreoni, qui joue Simon. Quelles crapules ! Quel plaisir de jouer !

Que représentent pour vous les trois films de LA VÉRITÉ SI JE MENS ?

Ce sont des films qui représentent beaucoup dans ma vie. Tous m'ont porté bonheur et m'ont fait rencontrer des acteurs extrêmement généreux. C'est avec le premier que j'ai connu le succès ! Terminer ce film-ci a été très émouvant parce qu'on avance dans l'âge, dans les répertoires et dans la vie. On a grandi avec ces films, ils nous portent. On a fait le premier voilà quinze ans et on a mûri, on a grandi dans nos métiers, on est passés dans une nouvelle partie de l'existence et le fait de se retrouver des années après, c'est quelque chose de savoureux pour le public et pour nous. Il ne faut jamais oublier le public. Le fait d'avoir mis «vous nous avez manqué» sur l'affiche est une belle idée. Ce film est un rendez-vous avec le public. Il faut que tout ce que l'on y met fasse du bien aux gens. C'est pour cela que j'ai choisi ce métier, pour essayer d'offrir ce que je ressentais en voyant les films qui éclairaient mon quotidien et mon âme lorsque j'étais dans ma petite chambre de bonne. Ce film est teinté de beaucoup de joie et de beaucoup de tendresse. Ce n'est que du partage.

Comment avez-vous travaillé avec Thomas Gilou ?

Il a beaucoup d'humanité en lui et il sait faire confiance. C'est sa force. Il observe et il laisse sortir ce qui vient de nous. Cela ne l'empêche pas de savoir nous arrêter lorsqu'il le faut. Il a beaucoup d'intelligence par rapport à ça. Il sait composer avec les forces. Parfois, franchement, je le plaignais parce qu'avec notre bande, je crois qu'il a un peu souffert. Lui qui voulait de l'énergie a été servi !

Qu'avez-vous pensé du film en le découvrant terminé ?

J'ai été très content de voir qu'il tient ses promesses. C'est un bon moment avec une belle équipe, mais j'aime aussi que le film soit très contemporain, ancré dans le présent et tourné vers l'avenir. C'est une façon de faire avancer les choses et de s'inscrire dans la réalité.

RENCONTRE AVEC

BRUNO SOLO

Interprète d'Yvan



Comment avez-vous accueilli ce nouveau projet ?

Il y a onze ans, lorsque LA VÉRITÉ SI JE MENS 2 a marché, les producteurs nous ont annoncé que nous pouvions nous préparer à faire le 3. Au fil du temps, on en a de moins en moins parlé, jusqu'à douter qu'il se fasse ! Et puis le projet est revenu et au bout de quelque temps, nous avons tous reçu le scénario, sous le sceau du secret. Je l'ai lu d'une traite et j'ai adoré. Ils avaient réussi à associer une histoire collective bien fichue tout en respectant les parcours individuels. J'ai aussitôt appelé Richard, avec qui je suis très complice. Lui aussi était très enthousiaste. J'ai ensuite appelé José et Gilbert, puis Vincent, qui était fou de joie de revenir dans la famille. La bande était reformée ! Pendant un mois, nous nous sommes beaucoup vus, nous avons fait des repas avec les filles pour discuter de nos personnages. Nous étions tous excités par le fait de nous revoir mais aussi de partir en Chine. Nous avions l'impression de ne pas nous être quittés depuis dix ans.

En quoi le fait de jouer sur ce film est-il différent de tout ce que vous faites ailleurs ?

Le premier film nous a ouvert beaucoup de portes. Depuis, on revient avec l'idée de partager un peu de notre chance. On se dit que le public a envie de nous voir là. Ce n'est pas si fréquent dans ce métier. Nous nous entendons bien, sans jamais de crise, et pourtant nous avons tous des caractères de cochon et des méthodes de travail différentes. Chacun a sa méthode mais, au moment où ça tourne, nous nous comprenons tous et sommes extrêmement complémentaires. Nous avons toujours eu conscience qu'il s'agit d'un film choral. Dans les scènes de groupe, je n'ai jamais eu le sentiment que l'un essayait de se mettre en avant, d'être plus drôle ou d'avoir le dernier mot. Même l'improvisation est au service du groupe. Certes, c'est une bande artificielle créée par le cinéma, à la différence de celle du Splendid qui se connaissait depuis toujours. Nous avons une chose en commun : une amitié qui perdure.

Quelle image le public vous renvoie-t-elle ?

Lorsque nous avons commencé à tourner le film, les gens, toujours curieux lorsqu'il y a un tournage, se renseignaient. Quand ils nous découvraient les uns après les autres sortant des loges, il avaient l'air vraiment heureux. Un type nous a dit : «Vous nous avez manqué» et Stéphane Célérier, le distributeur, a eu la bonne idée de le reprendre sur l'affiche. C'est nous qui le disons au public, comme cet homme nous l'a dit.

Votre personnage a beaucoup évolué entre le 1 et le 3. Quelle difficulté ou quel plaisir avez-vous eu à le retrouver ?

Dans le premier film, Ivan était un personnage secondaire aux côtés d'Eddie, qui était le fil rouge. Dans le 2, il s'installait encore plus et s'affirmait comme le bon pote qui suit Dav envers et contre tout et parfois tous, en ayant seulement confiance dans son talent et son instinct. On avait alors installé cette fameuse liaison avec la femme de son plus vieux copain, superbement jouée par Aure Atika. Même s'il a certains côtés comiques comme le reste de la bande, Yvan a toujours été le plus introverti, le plus en demande, le plus tendre et le plus amoureux. Dans le 3, il va essayer de prendre sa place sur tous les plans, mais ce ne sera pas simple...

Vous souvenez-vous de la scène la plus émouvante à jouer pour vous ?

La scène la plus émouvante est celle de notre première rencontre au cul du camion. Ce jour-là, toute l'équipe était présente. Nous devions très vite retrouver cette spontanéité, ce sens du rythme qui fait la marque du groupe. Malgré les onze ans écoulés, nous l'avons retrouvé tout de suite. Les répliques fusaient, nous étions à la fois dans les personnages et dans notre émotion personnelle. À la fin de la scène, il y a eu comme un état de grâce, de bonheur. Sur ce film, aucune scène n'est anodine à jouer. Tous les jours, il y avait des enjeux, des trucs à trouver. Et puis il y a eu le tournage en Chine. Nous étions tous emballés à l'idée d'y tourner pendant quinze jours. Je n'y étais jamais allé.

Shanghai est une ville incroyable, à la fois médiévale et ultramoderne. Des tours de verre et d'acier au bas desquelles on trouve des échoppes sorties du fin fond des âges avec des mecs qui cuisinent toutes sortes de raviolis dans les vapeurs qui montent. Très curieux, je me suis énormément baladé au cœur des quartiers populaires. J'ai marché des kilomètres jusqu'à me perdre. C'est une émotion très forte car la réalité du lieu a rencontré la fiction de l'histoire.

En quoi ce film est-il l'aboutissement des deux autres ?

La connaissance que le public et nous avons des personnages permet de rentrer tout de suite dans le cœur du film. Et puis grâce à l'expérience acquise, nous pouvons aussi jouer sur des registres plus larges qu'il y a quinze ans. Il fallait faire le chemin pour se retrouver là. À part Richard qui était déjà excellent dans ce registre, nous aurions sans doute été tous moins à l'aise avec les scènes qui reposent plus sur l'émotion. Il y a des instants assez délicats dans ce film, des moments touchants qui surgissent dans la comédie ou l'action. Il fallait nos parcours, notre connaissance mutuelle et l'humanité qui est sans doute notre dénominateur commun pour y arriver.

Qu'espérez-vous apporter aux spectateurs ?

Les trois opus associent la comédie et l'émotion dans un mélange que je trouve très fin. Les trois films sont respectueux du public, basés sur de vrais scénarios qui ne sont pas de simples accumulations de gags et de répliques. Il y a une véritable histoire. Tous, avec nos individualités, nos forces et surtout nos faiblesses, nos maladresses, existons pour l'histoire en servant le groupe et l'esprit du film. Avec ses fausses pistes, ses trahisons qui n'en sont pas ou qui en sont peut-être, ce troisième film est sans doute le plus riche et le plus dense de tous.

RENCONTRE AVEC VINCENT ELBAZ

Interprète de *Dov*



Comment avez-vous réagi lorsqu'on vous a proposé le projet? Qu'est-ce qui vous a séduit?

J'ai été touché que l'on fasse appel à moi pour reprendre le rôle de Dov. Pour être honnête, la première réaction a été de me demander quelle serait l'ambiance de tournage, quinze ans après. À l'époque, c'était exceptionnel, parce que la plupart d'entre nous débutions. Nous n'avions rien d'autre à faire que de tout donner pour vivre cette chance. Pour le 3, je me suis demandé s'il n'y avait pas trop d'enjeu, trop d'attente autour du film... et puis j'ai découvert le scénario et là, l'envie d'en faire partie a balayé toutes les questions. Ensuite est venu le tournage, qui s'est révélé décomplexé, super énergique, avec un vrai plaisir d'être ensemble tous les jours pour jouer des scènes très bien écrites. Ces retrouvailles ont été au-delà de ce que je pouvais imaginer !

Quel regard portez-vous sur ce film par rapport aux deux autres?

Il bénéficie de la dynamique des deux précédents. À mon sens, il y a plus d'enjeux. Les auteurs ont travaillé à la fois sur la dramaturgie, sur le plan humain, tout en réussissant à faire naître la comédie dans un contexte réaliste. J'aime aussi toutes les sortes d'humour que l'on trouve dans le film, de la satire au vaudeville. Après les deux premiers films, il aurait été possible de tomber dans la facilité, mais l'équipe a choisi une approche exigeante basée sur les personnages et leur humanité, en ne cherchant pas la vanne à tout prix — même s'il y en a beaucoup. Du coup, on redécouvre les personnages, pas seulement les cinq garçons mais les filles aussi, et on fait la connaissance de nouveaux venus. Les scénaristes ont également réussi à renouveler le système de l'arnaque, sans surenchère. Ils sont dans la réalité des personnages. Les ingrédients de LA VÉRITÉ SI JE MENS sont conservés : un groupe d'amis qui fait face à l'adversité...

Comment définiriez-vous votre personnage, Dov?

Impulsif, drôle, généreux, il peut aussi être lâche, avec des travers... Gad Elmaleh dit dans le 2 : «Moi, il faut que je me sente vivant, et pour me sentir vivant il faut que je nique.» On voit bien l'enjeu du personnage... On sent qu'il y a une faille derrière tout ça ! J'adore ce personnage. C'est un type qui a l'intelligence du cœur, capable de bonnes actions aux bons moments, ce qui est assez précieux dans la vie.

Je me sens lié à Dov parce qu'en tant qu'acteur, il m'a beaucoup apporté il y a quinze ans. La façon de vivre et de parler du personnage est loin de la mienne, mais Dov étant impulsif, il est en accord avec ma façon de jouer, ma nature d'acteur. Je ne suis pas Dov mais il a un peu de moi, comme il a un peu de Gad.

Quinze ans après, vous retrouvez Dov... Comment vivez-vous cette expérience particulière?

Cela me donne le recul pour comprendre ce qui rend ces films si particuliers. On est dans la comédie grand public, mais elle est fabriquée avec l'esprit et la précision d'un cinéma d'auteur. Les producteurs ont cette culture, les scénaristes et le réalisateur aussi. C'est une association de talents pointus qui ont su choisir des comédiens qui fonctionnent très bien ensemble. Au final, je crois que ce qui différencie ces films, c'est la dimension humaine qui fait tenir la comédie et le réalisme ensemble.

Quel regard portez-vous sur vos partenaires?

Richard Anconina fait partie de ces acteurs qui ont fait évoluer le jeu des comédiens. Lorsque j'étais jeune, il m'a influencé. Si vous les revoyez, vous vous apercevrez que chacun des films auxquels il a participé se trouve changé par son arrivée. Quand il entre dans une histoire, Richard la change, l'enrichit. Il a vraiment fait quelque chose de nouveau. Certaines de ses scènes sont étudiées dans les cours de comédie. Je me souviens que sur le premier LA VÉRITÉ SI JE MENS, il me parlait déjà de la pression qu'il y aurait sur ce film alors qu'on n'avait pas commencé le tournage. Il me disait que le film serait un grand succès, que ma vie allait changer. Moi je sortais du PÉRIL JEUNE de Cédric Klapisch, des RANDONNEURS de Philippe Harel... Il avait raison. Richard est quelqu'un de vivant. Et je sais qu'il va saisir au bond tout ce que je vais lui envoyer comme impulsion de jeu. Il n'organise pas, il ne prévoit pas, il vit ses rôles, c'est impressionnant. Avec José, c'est une autre façon de fonctionner. Lorsque vous jouez face à lui, il a toujours un truc qu'il a préparé comme un gamin farceur, et j'adore ça. J'aime beaucoup José parce qu'il vous offre toujours quelque chose, pour son personnage, pour le film. Et il a réussi à être à la fois un grand acteur comique et dramatique. C'est un immense acteur de toute façon !

Je suis et j'admire le parcours de Bruno Solo. Il est très intéressant à travers ses choix de pièces de théâtre, ses rôles dans des téléfilms qui lui permettent de se

dépasser à chaque fois en tant qu'acteur. Quand on regarde son parcours depuis LA VÉRITÉ 1, on est forcément impressionné par la variété et la qualité. Quant à Gilbert Melki, j'aime son charisme, sa prestance. Il a une «gueule» qui renvoie à ces grands acteurs des années quarante et cinquante. Il a un truc assez unique dans le cinéma français. Ce qu'il fait de Patrick Abitbol est vraiment impressionnant.

Qu'est-ce qui a évolué dans la direction de Thomas Gilou?

Il a pris sa place. Thomas arrivait à garder le cap malgré nos énergies, ce qui n'était pas toujours simple. Chaque fois qu'il me donnait des indications, c'était toujours pertinent, intéressant, et je l'intégrais tout de suite. Il est sur le vivant, l'acteur, les personnages et ce qu'il se passe en eux. J'ai bien aimé travailler avec lui.

Quel souvenir garderez-vous de ce film?

Une énergie, une complicité, et le sentiment rare sur un plateau de pouvoir s'exprimer avec une très grande liberté. Ce projet nous lie et nous oblige à dépasser nos différences pour le film. C'est une occasion de jeu unique, au sein d'une complicité bien réelle. C'est peut-être aussi cette combinaison que le public apprécie.

RENCONTRE AVEC GILBERT MELKI

Interprète de Patrick



Comment définiriez-vous l'esprit de ce nouveau film ?

C'est peut-être un 3, mais ce n'est pas une suite. Il pourrait très bien s'agir d'un premier. C'est un troisième opus avec la même bande dans une autre histoire. Ce film-là est aussi plus surprenant, plus construit. Tous les personnages ont un parcours personnel dans une histoire plus grande. Je trouve ce film encore mieux écrit que le 2. Même la bande-annonce est maligne. Pour certains films, tout est dedans : là, il n'y a rien à côté de ce qui attend les spectateurs. J'aime l'idée que le public soit surpris par des gens qu'il connaît pourtant bien. J'ai pris un énorme plaisir à faire ce troisième film.

Quels éléments vous ont le plus surpris ?

Comme toute l'équipe, j'avais très envie de voir comment évoluaient nos personnages. À la première lecture du scénario, la disparition de la confrontation entre Serge et Patrick, un des moteurs de LA VÉRITÉ SI JE MENS 2, m'a manqué. Pourtant, en poursuivant, j'ai découvert d'autres moteurs et Patrick, mon personnage, suit sa propre histoire.

Que pensez-vous du parcours de Patrick Abitbol ?

Abitbol n'a pas fait fortune par hasard. Ce gros businessman est toujours à la pointe. Mais il ne dit pas tout, même à ses potes. Il aime surprendre son monde, avoir une carte d'avance dans sa manche. Il aime savoir que si tout à coup, un de ses proches a un problème, il a les moyens de le sauver. J'aime ce personnage depuis quinze ans. J'aime tout de lui, j'aime qu'il sache d'où il vient. On peut très bien imaginer qu'il est arrivé pauvre avec ses parents, en guenilles, de Tunisie ou d'Algérie dans les années soixante. J'avais envie qu'il retrouve une part de cette histoire-là. J'aime la fidélité qu'il a envers lui-même, envers le groupe et que, loyal et intègre, il ne renie rien. Solide, il laisse parler ceux qui se moquent de lui parce qu'il sait très bien que ses potes l'aiment et qu'il sera toujours là pour eux. Rentrer à nouveau dans ce personnage a été un peu compliqué parce que j'ai tourné plein de choses différentes entre le 2 et le 3, avec d'autres metteurs en scène. J'ai découvert d'autres parties de moi-même en tant qu'acteur. Ce sont les personnages qui font les acteurs. Dans le cas de Patrick Abitbol, il fallait qu'il ait changé, qu'il soit plus humain mais sans perdre son essence.

En plus des scènes de groupe avec les garçons, j'ai beaucoup aimé jouer avec Léa Drucker. Face à son personnage, Patrick se révèle sous un autre jour. Jouer

un coup de foudre, la déstabilisation que l'amour provoque chez un homme pareil, était très agréable. Lâcher prise est un bonheur, surtout pour un personnage qui a une telle tenue. Sa reddition m'a beaucoup touché. C'est une partie aussi drôle qu'attendrissante.

Comment expliquez-vous que le public aime autant votre personnage, qui est pourtant assez ostentatoire ?

Le public m'identifie beaucoup à ce personnage complètement à contre-courant du politiquement correct et du bien-penser. Son côté ostentatoire, Patrick Abitbol l'assume. Il ne se cache pas, il est ultra friqué, multiplie les aventures avec des filles de rêve, vit entre Miami, Los Angeles et Las Vegas et profite de cette «réussite» dont il a toujours rêvé. Très égocentrique, il s'est fait tout seul, il a combattu, il a fui la pauvreté. Il est arrivé — avec ses méthodes à lui, mais il est arrivé.

Je crois que le public aime que cet homme s'assume, qu'il ne se cache pas. Je crois aussi que beaucoup reconnaissent une grande part de réalité dans le personnage. Tout le monde connaît des Patrick Abitbol. Moi-même, j'en ai croisé beaucoup, entre le yacht et la flambe, qui vous accueillent à l'aéroport en en faisant des tonnes. En lisant le script pour la première fois, je savais comment jouer ce personnage parce que j'en connais dans la vie. Je suis allé dans des soirées avec eux, je sais comment ils sont. Cela ne veut pas dire que j'adhère à leur univers, mais j'en ai été le témoin plus d'une fois.

Qu'est-ce que vous avez vu évoluer dans l'équipe ?

Nous nous aimons beaucoup et nous nous respectons infiniment. Même si on ne se voit pas tout le temps, on sait pertinemment qu'on fait un bout de chemin ensemble depuis quinze ans. Pour nous, qui ne sommes pas une bande comme les Bronzés, se retrouver pour trois films est extraordinaire. Nous avons été réunis par un projet, et le succès des deux premiers films nous lie tous au-delà de nos parcours individuels. Quand je joue avec José, avec Richard, Bruno ou Vincent, nous sommes les personnages, chacun reste dans son registre mais nous fonctionnons parfaitement ensemble. Ce n'est pas un film d'individualités, c'est un film de personnalités dans un groupe soudé.

Comment s'est passé le tournage ?

Nous avons moins improvisé sur ce dernier opus, qui est plus tricoté. Je suis d'une école qui demande du sérieux, mais pas tout le temps. Lorsqu'on joue une séquence, j'aime bien avoir le calme autour de moi, mais pas toute la journée non plus ! On est au cinéma, on a le droit de s'amuser, surtout dans une comédie comme celle-ci. Pourtant, à un moment, il faut se poser. Mais quand vous tournez avec un groupe aussi important, avec des éléments aussi joyeux que mes camarades, on ne décide pas toujours du moment où la concentration sera possible !

Quelle place ont ces films dans votre parcours ?

Je dois tout à LA VÉRITÉ SI JE MENS. C'est grâce à ce film que je suis devenu ce que je suis aujourd'hui. Je lui dois mon parcours, le succès, l'immense bonheur d'avoir un personnage que le public adore. Je dois également mon parcours à mes partenaires, à toute la bande. Parce que, pour jouer, il faut avoir en face de soi des gens qui vous donnent une énergie et un imaginaire. Nous nous sommes tellement amusés, avec José en particulier ! Il y a Thomas Gilou, Vertigo, les scénaristes. Je remercie Farid, Manuel et Aïssa d'avoir pris le risque de me choisir. LA VÉRITÉ SI JE MENS m'a permis de travailler avec d'autres ensuite. On n'est pas redevable à vie mais, un peu comme mon personnage, je n'oublie pas ce que j'ai vécu ni grâce à qui.



LISTE ARTISTIQUE

<i>Richard ANCONINA</i>	<i>Eddie</i>
<i>José GARCIA</i>	<i>Serge</i>
<i>Bruno SOLO</i>	<i>Yvan</i>
<i>Vincent ELBAZ</i>	<i>Dov</i>
<i>Gilbert MELKI</i>	<i>Patrick</i>
<i>Aure ATIKA</i>	<i>Karine</i>
<i>Amira CASAR</i>	<i>Sandra</i>
<i>Léa DRUCKER</i>	<i>Muriel</i>
<i>Elisa TOVATI</i>	<i>Chochana</i>
<i>Marc ANDREONI</i>	<i>Simon</i>
<i>Enrico MACIAS</i>	<i>Maurice</i>
<i>Nicole CALFAN</i>	<i>Suzie</i>
<i>Gladys COHEN</i>	<i>Georgette</i>
<i>Lucien LAYANI</i>	<i>Mordechai</i>
<i>Cyril HANOUNA</i>	<i>Hervé Cockpit</i>

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur *Thomas GILOU*
Scénario, adaptation, dialogues *Gérard BITTON et Michel MUNZ*
Image *Robert ALAZRAKI*
Montage *Catherine RENAULT*
Décors *Jacques ROUXEL*
Costumes *Catherine BOUCHARD*
Premier assistant réalisateur *Maurice HERMET*
Son *Frédéric ULLMANN*
Emmanuel AUGÉARD
Dominique GABORIEAU
Musique *Hervé RAKOTOFIRINGA*
Directeur de production *Bernard BOLZINGER*
Directrice de postproduction *Hélène GLABEKE*
Producteur exécutif *Denis PENOT*
Coproduction *LA VÉRITÉ PRODUCTION*
VERTIGO PRODUCTIONS
LES FILMS MANUEL MUNZ
TÉLÉGRAPHE
Avec la participation de *CANAL+ CINÉ+ FRANCE 2 M6*



www.laveritesijemens3.com